

CHAPITRE IV

LA VIE PUBLIQUE

Si je proposais à un roi de sages mesures, m'efforçant de déraciner de son esprit les vices et la méchanceté de sa perversion originelle, ne pensez-vous pas qu'il m'aurait vite mis à la porte, à moins qu'il ne se contentât de me rire au nez. (*Utopia*, lib. I.)

Quelques pages suffiront à ce chapitre qui aurait pu être important dans l'histoire des temps modernes. Qu'on veuille bien y songer. Au seuil du xvi^e siècle, le roi Utopus quitte sa bonne ville d'Amaurote, et consent à pétrir lui-même de ses mains, en qualité de premier ministre, les idées, les mœurs, la politique générale de l'Angleterre. Il façonne le monde nouveau à l'intelligence et au respect de la liberté religieuse, il étouffe dans leur germe les avidités impérialistes, il met un frein à la tyrannie des injustices légales, enfin et surtout, ayant prévu longtemps avant la terrible évidence des heures de crise la gravité du problème social, il habitue l'esprit public à en chercher, à en préparer la solution par d'autres moyens que des lois toujours impuissantes¹. C'est un rêve entre les rêves et pour-

1. C'est, à vol d'oiseau, le plan de l'*Utopia*.

tant l'Angleterre des Tudors a failli contempler une pareille merveille. Mettez un Louis XIII à la place de Henri VIII, ou plus simplement, supprimez Wolsey, donnez à More la succession de Warham, et quelque chose au moins de ce programme aurait eu, peut-être, un commencement d'exécution.

Ne dites pas « c'eût été trop beau : » et ne criez pas à l'île introuvable. Il faut avoir lu bien étourdiment l'*Utopia* pour se représenter More comme un esprit chimérique. Personne, au contraire, ne sait, mieux que lui, où s'arrêtent les réformes possibles et où commencent les utopies. Par une rencontre assez rare, ce philosophe est aussi un homme d'affaires, un politique; ce politique est un philosophe. Chose plus étrange, philosophe et honnête homme, il arrive aux plus hautes charges de son pays et les exerce pendant quinze ans. Mais là s'arrête une aussi bizarre distraction de la fortune. Ces charges ne donnent à More qu'une ombre de pouvoir. Ami et confident d'un roi absolu — et de quel roi! — il devra bientôt borner toute son ambition à la politique du moindre mal, et il dépensera le meilleur de son génie à retarder l'heure où la royale passion ne voudra plus écouter que des complices.

Ainsi la vie de More ne se confond pas avec l'histoire générale, comme il arrive à de moindres personnages qui, libres de leurs actes, ont laissé leur empreinte sur la politique intérieure et extérieure d'une nation. L'auteur de l'*Utopia* n'a pris l'initiative d'aucune réforme, aucune loi ne porte son nom et n'était l'humaniste et le martyr, on écrit l'histoire de son temps sans parler de lui. Par là il appartient d'une façon plus intime à ses biographes qui

peuvent négliger presque en lui le ministre pour ne voir que l'homme, et qui oubliant les distractions de la cour et les chamarrures du manteau de chancelier n'ont qu'à essayer de mieux pénétrer le secret de ce regard, doux et grave, maintenant peut-être un peu plus grave.

II

Quand la faveur royale vint le chercher, More comptait parmi les citoyens les plus en vue. Sous-sheriff en 1510 et vite populaire auprès du menu peuple pour la façon expéditive et conciliante dont il rendait la justice, il était dès lors, semble-t-il, le premier avocat de Londres. Au dire de Roper, son revenu annuel dépassait une somme équivalente à plus de cent mille francs de notre monnaie. Henri VIII savait la valeur de cet homme que les humanistes portaient aux nues et qui n'était pas moins estimé auprès du monde des affaires et dans les cours de justice. Il voulut l'attirer à la cour et l'attacher à sa personne. More comprenait qu'il ne pourrait toujours se dérober à un pareil désir, mais il n'était aucunement pressé d'abdiquer son indépendance. A plusieurs reprises il déclina de répondre aux avances que lui faisait Wolsey de la part du roi et il aurait résisté plus longtemps sans un concours de circonstances qui le mirent malgré lui dans l'engrenage. En 1515 les bourgeois de la cité demandent au roi de leur permettre d'adjoindre le jeune magistrat à une ambassade qu'ils envoyaient en Flandre pour régler quelques différends commerciaux. L'ambassade dura six mois. More profita de ces vacances

forcées pour se lier d'amitié avec plusieurs savants du continent et pour commencer l'*Utopia*. En 1517, au moment des émeutes de mai, sur l'invitation du *Privy Council*, il harangue les révoltés dans la rue. Bientôt c'est une nouvelle mission. De Calais où il s'ennuyait fort, il écrit à Érasme :

« Que je vous approuve de ne pas vouloir vous mêler des princes et de leurs bagatelles laborieuses. Vous montrez bien que vous m'aimez en souhaitant me voir moi-même hors de cette glu. Vous n'imaginez pas combien je fais cette besogne à contre-cœur. Me voici prisonnier dans cette petite ville. Mauvais climat, laids environs, et si à Londres, où du moins ils ne vont pas sans leurs avantages, les procès répugnent tellement à ma nature, combien ne sont-ils pas plus assommants ici où ils ne me rapportent rien¹ ».

Bon gré, mal gré, il est désormais incapable de plus se défendre. Les visites à la cour se font plus fréquentes. Le roi ne peut plus se passer de lui. Membre du *Privy Council* en 1518, *knighted* en 1521, il ne quittera plus son maître que pour de nombreuses ambassades. Enfin le 25 octobre 1529, il prend comme lord grand chancelier, la place de Wolsey en disgrâce. Londres applaudit, Érasme gronde, quoiqu'au fond assez satisfait de voir un intellectuel aux affaires, mais que pense de tout cela Sir Thomas More lui-même ?

Il s'en est expliqué franchement dans l'*Utopia* et ce livre paru en 1516 n'est pas d'un ambitieux bien impatient. Le roi qui l'avait certainement lu, y avait vu d'étranges choses et une critique à peine déguisée

1. B. I, 76.

de sa politique de conquête. Pressé de faire profiter la république de l'expérience de ses nombreux voyages, Raphaël Hythloday haussait les épaules en disant que la sagesse et la justice sont exilées à jamais des conseils des rois. Quant à More lui-même, moins intraitable il développait, sans trop d'enthousiasme, les raisons qui pouvaient permettre à un honnête homme de s'aventurer de pareilles fonctions.

« Je vous le disais bien — interrompt le voyageur — il n'y a pas de place pour la philosophie à la cour des princes... — Oui il y en a, lui dis-je, mais non pour cette philosophie qui veut régler uniformément toutes choses selon une inflexible formule. Il en est une autre moins intransigeante, qui se fait aux circonstances où elle se trouve et qui ayant mesuré la scène où chacun de nous doit paraître, nous enseigne à jouer convenablement le rôle que nous est échu. Si au beau milieu d'une comédie de Plaute, vous arrivez en robe de philosophe et déclamez une tirade de Sénèque, vous nous servez fort mal à propos une tragi-comédie. Mieux valait vous taire que de mêler des choses si incompatibles. Restez donc dans votre pièce aussi bien que possible et ne la gênez pas pour entrer dans un rôle plus beau qui vous passe alors à l'esprit. Ainsi pour la république et les conseils des princes. Si vous ne pouvez déraciner tout à fait les idées mauvaises, ni amender au gré de vos désirs des traditions vicieuses, vous n'avez pas le droit d'abandonner pour cela la vie publique. Autant vaudrait vous désintéresser d'un navire en pleine tempête parce que vous ne pouvez commander aux vents. Quand vous savez que ses préjugés l'empêchent de vous comprendre, qui vous force à as-

saillir votre auditoire de discours qui ne sont pas à sa portée? Sachez donc faire la part de feu et si vous n'êtes pas capable de mener à bien toutes choses, arrangez-vous de façon à ce qu'elles aillent le moins mal possible. Jusqu'au jour où chaque homme sera parfait, la perfection ne sera pas de ce monde, et il ne paraît pas que ce jour soit prêt de venir¹. »

C'est More qui parle, ou plutôt c'est le bon sens. Raphaël n'en aura pas moins le dernier mot. Il s'élève avec cette éloquence facile et chère aux esprits absolus contre cette politique du *cast about*, et du moindre mal. Des compromis, des complaisances, il n'est plus sûre façon d'assurer la quiétude des méchants. De toute manière le sage fera triste figure à la cour.

« Pas de milieu, ou je m'opposerai aux conseillers de perdition, et alors on ne m'écouterà pas, ou je me mettrai d'accord avec eux et je ne ferai que les précipiter dans leur folie. »

Le ministre de demain ne répond pas au dilemme et il ne prend même pas soin de nous rappeler que cet impeccable logicien de la politique d'abstention est frais débarqué d'Utopia.

III

On a pensé rendre service à la mémoire de More en écrivant qu'il n'entra à la cour et n'y resta si longtemps qu'avec la plus entière répugnance. L'humaine vérité est moins simple, plus intéressante et, je crois, d'aussi grande édification. Quand on se

1. *Utopia*. Livre I.

souvent que dans l'heureux pays des *Utopiens*, les insignes de métal précieux sont réservés aux criminels, comme une marque infamante, on devine sans peine que More n'eut aucun plaisir à pendre à son cou la lourde chaîne d'or du chancelier. D'un goût très vif et très anglais pour l'indépendance, il trouvait plus pesante encore la nécessité de se tenir constamment aux ordres du roi. Il avait en horreur les dés et les cartes, qui étaient la distraction ou l'occupation la plus ordinaire de la cour. Réfractaire à toute idée et désir de luxe, il dut esquisser ou retenir maintes épigrammes contre la foule brillante et paresseuse des courtisans. Anne Boleyn vint bientôt étaler les grâces savantes qu'elle avait apprises en France et More n'était pas tendre pour les vaniteux qui troquaient la saine rudesse de leur pays contre les élégances étrangères.

Quisquis insula satus britannica
Sic patriam insolens fastidiet suam
Ut more simiæ laboret fingere
Et æmulari gallicas ineptias¹.....

Cette atmosphère de futilité, ces mensonges qui ne tarderaient pas à devenir tragiques, cette universelle complaisance dont on pourrait bientôt sonder la bassesse, tout, en un mot, tendait à lui rendre plus importune une servitude qui le tenait éloigné des siens, de sa chère maison de Chelsea et de ses livres.

Mais n'allons pas le prendre pour une sorte d'Alceste, pour le censeur éternel d'une vie où presque tout lui est étranger. Son indépendance n'est pas

1. *Opera latina*, p. 24.

anguleuse. Les premiers biographes content, avec force détails, une scène de parlement où More aurait tenu en échec l'orgueil du cardinal et les ordres du roi. Il est difficile de débrouiller ce récit d'une part évidente de légende. Un autre trait est d'une authenticité moins douteuse. On discute au *Privy Council* et More s'oppose nettement à une mesure proposée par Wolsey. « Êtes-vous fou, maître More ? » lui dit celui-ci. — « Ah ! Monseigneur, répond l'autre, combien je remercie Dieu qu'il n'y ait qu'un seul fou au conseil du roi ! » Oui, cela lui ressemble, surtout si on n'oublie ni le geste ni le sourire qui font passer la boutade. Car il a beau ne pas aimer la cour, il a en lui l'étoffe d'un bon courtisan. Et pourquoi pas ? Souplesse, oubli de soi, sens des conciliations et des ménagements nécessaires, science du côté faible par où les plus violents sont abordables, désir de plaire, tout cet art mondain, assaisonné de beaucoup d'esprit, n'est ni insipide ni méprisable quand on n'y cherche pas une gloriole de vanité ou un moyen de parvenir. L'esprit ne manque pas à Th. More, et quant à sa fierté d'honnête homme et de chrétien, il est en possession, quand besoin sera, d'en faire la preuve. Au demeurant il ne se montre pas prodigue d'intransigeance. Tant qu'un devoir évident n'est pas en cause, il se prête avec adresse et bonne grâce à la commune misère, et il caresse les menues faiblesses des grands qui l'entourent avec un joli mélange de respect amusé et de bienveillante ironie.

« La première fois que j'allai en Allemagne raconte-t-il en un de ses livres, (*et vous pouvez croire que cette Allemagne n'est pas loin de Londres*), j'eus le privilège de vivre dans la compagnie d'un

grand homme d'Église qui était un des personnages les plus importants de son pays. (*Vous reconnaissez Wolsey lui-même*). Il était glorieux au delà de toute mesure et c'était grand pitié de voir comment ce défaut le faisait abuser de tant de belles qualités qu'il avait reçues de Dieu. Il n'était jamais saturé de compliments. Un jour qu'il avait parlé devant un bel auditoire, il fut si content de son discours qu'au repas qui suivit, il était assis sur des épines, impatient de recevoir les éloges de ses commensaux. Il resta là, le nez en l'air, méditant quelque ingénieuse façon d'amener le sujet sur le tapis. Faute de mieux et incapable de plus attendre, il rompit les chiens et nous demanda comment nous avions trouvé son discours. Je vous jure, mon oncle, que le problème posé, personne ne songeait plus à manger ni à boire, chacun se cassant la tête pour trouver la plus exquise louange. »

L'anecdote va son train, car More quand il écrit n'est jamais pressé. Celle-ci finie, une autre aventure, encore un souvenir personnel sans doute, vient montrer qu'il ne fait pas bon dire la vérité aux princes, même quand ils la demandent. Enfin, l'entretien s'achève sur cette aimable morale que la souple et généreuse nature de Th. More n'avait aucune peine à mettre en pratique.

« Il faut savoir louer, sans trop sortir des limites de la vérité, ce qu'il y a de recommandable chez les autres. Cela les encourage à faire mieux : car sur ce point les hommes sont des enfants. Les compliments les font marcher. Il vaudrait bien mieux être à son devoir sans avoir souci des louanges, mais enfin ceux qui ne savent pas trouver dans leur cœur de quoi louer les belles actions des autres, montrent

qu'ils sont jaloux ou d'un esprit terne et pesant.¹ »

Si l'on veut des exemples de cette flatterie cordiale, on n'a qu'à feuilleter les lettres de More au cardinal chancelier. Celui-ci qui reste à Londres pendant les nombreux déplacements du prince, tient régulièrement son maître au courant des affaires. More accompagne habituellement Henri VIII et répond de sa part à Wolsey, mais non sans trouver moyen de rompre avec la banale impersonnalité du protocole.

« Quant à la lettre que vous avez écrite, Son Altesse en a été si contente qu'il me semble que jamais rien ne lui a plu davantage : et si, Dieu aidant, je puis m'en fier à ma pauvre tête, ces compliments sont bien mérités, car cette lettre, fond et forme, est une des plus parfaites que j'aie jamais lues..... »

« Tout en lisant votre lettre et en réfléchissant aux affaires dont elle traite, Son Altesse disait qu'elle se rendait compte du travail, des recherches, des efforts et de la peine que votre Grâce a dû s'imposer pour ruminer et dépêcher en si peu de temps de si grandes choses dont le simple récit n'a pas demandé une lecture de moins de deux heures.² »

Avec quel plaisir ne distribue-t-il pas à son correspondant cette « nourriture d'amour-propre » dont Nicole doit parler un jour. Manifestement il se fait une joie de communiquer les royales louanges et de montrer au cardinal que le roi pense à lui avec affection. Henri VIII a-t-il envoyé au ministre le gibier d'une de ses chasses, More répond à la lettre d'actions

1. A dialogue of comfort. III, chap. X, of flattery.

2. Ellis, I, série I, 203, 204, 206.

de grâces, que le prince aurait voulu faire mieux encore¹.

« Le roi, écrit-il un autre jour, a été si heureux d'apprendre que votre santé se maintenait bonne. Il pense que vous devez lui être reconnaissant du conseil qu'il vous a donné de renoncer à cette médecine dont vous aviez pris l'habitude.² »

Sans doute, cette simplicité est de l'époque, mais ce qui est bien de More est de recueillir ainsi pour les envoyer au cardinal les moindres miettes des attentions du roi, et cela, au moment où il est plus avant que personne dans la confiance d'Henri VIII.

IV

Nous touchons ici à un des traits les plus curieux de cette physionomie de courtisan. On a dit de More, et je crois avec justice, que sa fille Marguerite avait été l'unique passion de sa vie. Mais je me demande si un autre personnage, le roi Henri lui-même, n'eut pas aussi une place à part dans ce cœur fidèle et si lorsqu'après les premières entrevues avec le prince, More consentit à se mettre tout entier à son service, il n'obéissait pas un peu à l'attrait d'une respectueuse tendresse. La chose n'a pas de quoi nous surprendre si l'on se rappelle la réelle fascination que le roi exerça longtemps sur les hommes les plus éminents de son entourage. « Jamais ministres, écrit Brewer, ne se consacrèrent à un souverain, tête et cœur, corps et âme, avec un dévouement plus intense.... On

1. Letters and papers t. III, 3298.

2. Ellis *Ibid.*, p. 197.

convoitait une parole flatteuse de lui comme un affamé un morceau de pain. Si Henri avait été le monarque volontaire, entêté, égoïste que parfois on nous représente, le culte personnel et fervent que lui vouèrent des hommes comme Wolsey, Cromwell, More, Gardiner... serait un des paradoxes les plus inintelligibles de l'histoire.¹ »

« Le roi est si affable disait More, si courtois envers tout le monde que chacun s'imagine être son favori. C'est comme les femmes des bourgeois de Londres qui se persuadent que la Vierge de la Tour leur sourit spécialement quand elles prient devant elle². »

La remarque est d'un esprit avisé, et qui ne va pas si vite aux excès de confiance. A vrai dire, il ne semble pas que More se soit fait longtemps illusion sur la durée de la faveur royale. Nous l'entendrons s'en ouvrir tantôt librement avec son gendre Roper, mais enfin il fut sous le charme.

« Comme le roi s'amuse souvent à me le reprocher, écrivait-il à Fisher, je suis venu à la cour tout à fait contre ma volonté, — et je ne me sens pas à ma place. Et pourtant telle est la vertu et la science du roi, et son progrès quotidien dans l'une et dans l'autre que plus je le vois grandir en ces qualités royales et moins pénible me devient l'existence de courtisan³. »

Roper nous a laissé l'inoubliable et classique récit de cette longue intimité entre Henri VIII et Thomas More. « Les jours de fête, quand le roi avait fini ses dévotions il le faisait venir dans ses appartements

1. Letters and papers, t. III, 1.

2. B. I, 168.

3. Hutton, p. 149.

particuliers et là, assis tous deux, ils devisaient d'astronomie, de géométrie, de théologie et autres sciences, parfois aussi des affaires du royaume. Certaines nuits, il le menait sur la terrasse pour étudier avec lui les différences, le cours et le mouvement des étoiles et des planètes. Et comme il était d'humeur plaisante, le roi et la reine, après souper et quelquefois même en plein repas, l'envoyaient chercher pour les divertir. Mais lui, quand il vit qu'on prenait tellement goût à sa conversation que de tout un mois il pouvait à peine se sauver un ou deux jours pour se retrouver avec sa femme et ses enfants bien-aimés, il se mit à contrefaire son naturel et à se départir peu à peu de sa jovialité ordinaire....

« Pour le plaisir que lui donnait sa compagnie, le roi arrivait quelquefois à l'improviste surprendre Sir Thomas More à sa maison de Chelsea, et se donner du bon temps avec lui. Un jour sans être attendu, il vint s'inviter à dîner et après le repas il se promena avec lui dans le jardin. »

Des fenêtres, toute la famille suivait avec une admiration reconnaissante les moindres gestes des deux promeneurs.

Il me dit : Bonjour ma chère

Bonjour ma chère.

Il vous a parlé, grand-mère,

Il vous a parlé.

Qu'il s'agisse de Napoléon ou de Henri VIII, c'est toujours le même instinct de *loyalisme* que les pires crimes des tyrans ne peuvent étouffer au cœur des sujets fidèles. Si longtemps après, Roper n'avait pas encore oublié que pendant toute l'heure que dura

cette conversation intime, le roi, de plus haute taille que More, entourait de son bras le cou de son ami : « Et moi, tout joyeux, aussitôt le départ de Son Altesse, je dis à Sir Thomas More : Êtes-vous heureux que le roi s'entretienne ainsi familièrement avec vous. Je ne l'ai jamais vu en user ainsi avec personne, sauf avec le cardinal avec qui Son Altesse se promena un jour bras dessus, bras dessous. — Dieu merci, me répondit-il, je trouve que en vérité le roi est pour moi un très bon maître et qu'il me témoigne plus d'affection qu'à aucun autre sujet du royaume. Toutefois, mon fils, je puis te dire qu'il n'y a pas lieu d'en être si fier. Car si ma tête pouvait lui acheter une forteresse en France — on était alors en guerre avec ce pays — elle ne tarderait pas à tomber ».

Ces souvenirs de l'époque où More entra le plus avant dans l'amitié de son roi, nous servent eux-mêmes à comprendre combien l'action politique du futur chancelier fut toujours restreinte et effacée. Causeur spirituel à qui on demande une heure de distraction intelligente, honnête homme dont on se vante d'avoir l'affection, lettré et savant que l'on consulte sur la marche des étoiles, ou sur le moyen de répondre à une objection de Luther, More a été tout cela auprès de Henri VIII, mais rien que cela. « Si le nom de More, dit le P. Bridgett, n'est pas plus en évidence pendant des années qui sont d'une telle importance dans l'histoire d'Angleterre, cela est dû surtout à son manque d'ambition¹ » Un tel éloge ne me paraît pas de nature à grandir notre bienheureux. Ainsi appelé bon gré, mal gré, aux affaires, l'ambition aurait été pour lui un devoir, j'entends

1. I, p. 152.

l'ambition de diriger vers le plus grand bien la puissance souveraine. Mais une telle pensée était défendue à un ministre d'Henri VIII. More n'eut pas à refuser une autorité qui ne lui fut jamais offerte. Roi absolu dans toute la force du terme, Henri ne souffrait autour de lui que des conseillers, des secrétaires, ou des flatteurs. Le règne même de Wolsey fut beaucoup plus court que plusieurs historiens ne se l'imaginent et le cardinal porta souvent à lui tout seul la responsabilité de mesures impopulaires qui secrètement partaient de plus haut. « C'est merveille, dit M. Gairdner, comme pendant les premières années du règne, le peuple semblait convaincu que le roi ne pouvait jamais avoir tort¹..... Wolsey était son bouc émissaire » et les anciens biographes de More, témoins de l'état d'esprit contemporain, s'acharnent contre le cardinal jusqu'à insinuer que toute l'affaire du divorce fut complètement machinée par lui².

La publication des papiers d'État ne laisse aucun fondement à cette légende. « Henri VIII, dit encore M. Gairdner, savait bien que Wolsey était son plus sage conseiller, son meilleur homme d'affaires. Néanmoins, c'est le roi qui dans tous les cas décidait la ligne à suivre, laissant au ministre le soin de procurer l'exécution de ses plans³ ». Or, s'il en est ainsi, si Wolsey, d'abord maître souverain dut vite abdiquer, on comprend sans peine que More, venu après lui, et d'ailleurs peu désireux des premiers rôles, ait eu moins d'autorité encore. Disons-le ici

1. History of the English Church., cap. II, p. 10, 19.

2. Pour se venger, disent-ils, de l'empereur qui l'aurait empêché d'être élu pape.

3. *Ibid.*, cap. V.

en passant et pour répondre à ceux qui par suite de leur animosité contre Wolsey, ont voulu à tout prix le brouiller avec Th. More, tant que le cardinal resta chancelier, et pendant que, sous lui, More montait rapidement tous les degrés, non du pouvoir, mais des honneurs, ils ont, au contraire, marché tous deux la main dans la main¹, l'un s'appuyant avec une absolue confiance sur un loyal protégé qu'il savait incapable de manœuvrer contre lui, l'autre plein de déférence pour un ministre dont il savait la haute valeur et dont l'influence retardait la pleine victoire des compagnons de plaisir du prince.

Lorsque en 1529, le roi donna à More la succession du cardinal, la partie était perdue, et nous verrons bientôt dans quel esprit il se résigna à cette dignité qui ne pouvait être pour lui — il l'entrevoit bien — que le commencement de la suprême disgrâce.

V

Puisque les chances d'une action directe ne lui sont pas offertes More, reste donc pendant toute sa carrière politique le simple sous-ordre de Wolsey et du roi. La monumentale collection des papiers, publics et privés, se rapportant à cette époque, ne laisse aucun doute à cet égard. Que More accompagne Henri VIII au *Camp du drap d'or* (1520), qu'il se tienne à côté du cardinal dans la cathédrale d'Amiens pendant la

1. Sauf, bien entendu, pour la question du divorce, dont More, sans condamner les démarches de Wolsey, ne voulut jamais s'occuper.

signature du traité de paix entre la France et l'Angleterre (1527). ou que lui-même, ministre plénipotentiaire, signe le traité de paix de Cambrai (1529), on le voit toujours côtoyer les grands rôles sans s'arrêter jamais au milieu de la scène. L'avocat dont les instances du roi ont fait un homme de cour s'accommode volontiers de cette besogne impersonnelle et le philosophe de l'*Utopia*, qui sait à quoi s'en tenir sur la parole des princes, dresse des traités, signe des engagements officiels que d'autres se chargeront de ne pas remplir. Le lettré se dédommage de l'insignifiance d'une telle vie en polissant les discours latins que le roi lui fait prononcer dans les grandes occasions, et le chrétien en rappelant doucement, au milieu de tant de préoccupations terrestres, les vérités de l'Évangile. Sir Arthur Poole ayant été injustement traité par le comte d'Arundel et s'en étant plaint à Henri VIII, celui-ci fort mécontent chargea More d'écrire au coupable une lettre très roide. More, ajoutent simplement les *Letters and Papers*, jugea préférable de commencer par une lettre pacifique : *a loving letter first*¹. D'ailleurs, il va sans dire que simple confident du secret d'autrui, More n'en était que plus impénétrable. A plusieurs reprises les ambassadeurs étrangers écrivent à leur gouvernement qu'ils ont vainement essayé de le faire parler. « Pas moyen, dit l'un d'eux, d'en obtenir la moindre lueur² ». Un autre passage, pris dans les dépêches vénitiennes, montre en quelle estime tout le monde le tenait. En 1518, Wolsey l'avait désigné avec Richard Pace pour négocier la suppression d'un impôt sur les

1. B. I, 170.

2. *Ibid.*, 169.